

Les mystères non-résolus de la Lune

12 400 signes

Le gouvernement de l'Union Slave avait enfin donné son accord. Un banal camping-car me déposa au milieu de la forêt à quelques kilomètres d'une ville minable appelée Prisnovec dans l'extrême sud du territoire autonome de Kosky Krumcek, l'une des nombreuses et abracadabrantes créations nées des accords de Madrid. Le paysage était beau. Un grand ciel bleu se laissait laver par un soleil pâle, bas sur l'horizon. De vigoureuses *amanita muscaria*, consommées comme drogue par les autochtones, dressaient leurs chapeaux charnus rouge-orange en compagnie d'orchidées violettes à l'ombre des sous-bois de hêtres. Quelque part, pas loin, vivait le dernier homme à avoir marché sur la Lune. Discret, blessé, âgé, dépressif peut-être, il occupait une résidence bien cachée, placée sous administration gouvernementale et soumise à des contraintes de sécurité élevées.

En sortant du bois, je repérai immédiatement les guérites de surveillance dissimulées aux pourtours du parc. J'entrevis également la silhouette inexpressive d'un garde en long manteau gris. Il portait des bottes de combat à semelles de caoutchouc vulcanisé comme on en voit sur les troupes d'interposition urbaine.

On m'avait équipé pour ma part d'une panoplie de pêcheur comprenant des bottes de promenade avec semelle bi-matière et doublure jersey antibactéries et un ridicule chapeau beige, équipé d'une pochette à permis et d'un bandeau en mouton pour accrocher les mouches. Je compris pourquoi on avait pris soin de m'affubler ainsi. En bordure de la propriété surveillée s'étendait une grande

tourbière, dont le principal plan d'eau était fréquenté par une population de pêcheurs, étonnamment dense pour la saison et le lieu. Les deux tiers de ces inoffensifs taquineurs de carpes devaient appartenir aux services secrets.

Je reconnus mon homme, moins âgé que je n'avais cru, assis sur un panier-siège en aluminium au bout d'un ponton, à l'écart. Je fis semblant d'examiner plusieurs emplacements de pêche avant de m'approcher de lui, de cet Eduard C.Bosnan, citoyen américain d'origine tchèque, le dernier homme à avoir marché sur la Lune. C'était en 1973, lors de la mission Apollo S1, cette discrète et même secrète opération qui avait suivi de quelques mois l'ultime mission officielle Apollo 19.

Je m'avançai sur le ponton, engoncé dans mon accoutrement mal commode. Après avoir inspiré mentalement des mètres cubes d'oxygène, je me lançai, en allemand.

« Bonjour. Je peux m'installer ici, ça ne vous gêne pas ? »

Ouf. J'avais osé m'adresser, sans bredouiller, au dernier visiteur humain de la Lune, qui me dévisagea d'un air calme et morose. Comme parler devait être trop pénible, il se contenta de hocher la tête à ma question. Une semi-barbe marbrée de poils blancs tentait de combler les creux de ses joues d'homme fatigué, au squelette atrophié par les effets de l'impesanteur.

Je mis en évidence l'accessoire essentiel dont on m'avait équipé : une invraisemblable boîte d'appâts, affublée d'une marque aux couleurs vives, visible de loin, intitulée *Décroche-Lune* . C'était le signe de reconnaissance qui avait été convenu.

Eduard C. Bosnan battit des cils vers la boîte et s'anima d'un coup comme un automate de jeux où l'on vient de glisser une carte de débit.

« Vous êtes le journaliste du Lybian Tribune ? me glissa-t-il. Posez vos questions, je répondrai. Il faut qu'enfin le complot néo-impérial soit révélé et combattu.

— Ne vous agitez pas, prononçai-je sur le ton de la conversation anodine. Sinon les faux pêcheurs vont venir nous embarquer, si je puis dire. Prenez la boîte. Elle capte la voix marmonnante dans un rayon de un mètre. Moi je vais m'installer plus loin. J'ai un récepteur dans l'oreille.»

J'abandonnai mes appâts *Décroche-Lune* sur le ponton et rejoignis un alignement de praticiens en halieutique vêtus de kaki, dans lequel je me fondis.

Alors, d'une voix murmurante bien posée, Bosnan me raconta ce qu'il avait vu la dernière fois qu'il avait marché sur la lune, la dernière fois qu'un homme – ou plutôt qu'un terrien – avait foulé le sol sélénite.

En entendant les phrases qu'il prononça alors, ma surprise fut modérée. Nous savions tous au journal que l'ex-astronaute avait des choses bizarres à raconter.

Après avoir amorcé avec un ignoble mélange de maïs et de fiente, je lançai ma ligne et installai ma canne sur son support. Je pus alors écouter tranquillement la voix de Bosnan tout en surveillant l'eau comme les autres.

« C'était ma dernière sortie du module lunaire. J'étais seul car Ibrahim Stell, le pilote, se tordait de douleur dans le cylindre trop étroit de l'habitacle. Le malheureux ne supportait pas le fromage français. Nous avons été envoyés sur la lune, je ne pense pas vous l'apprendre, pour examiner tranquillement

une zone suspecte repérée par nos camarades de la mission Apollo 19 du mois de décembre 72. Nous étions dans une vallée plus profonde que le Grand Canyon du Colorado, entourée de montagnes abruptes de plus de 2000 mètres, sous un ciel noir d'encre et un soleil étincelant sur des pentes qui semblaient couvertes d'une neige grisâtre où les ombres étaient plus denses que le noir le plus profond. Nous n'avions encore rien trouvé, malgré 20 heures de sortie. Schmitt et Cernan, nos prédécesseurs, avaient parlé de traces de véhicule à larges roues, observées – mais pas photographiées – dans un coin biscornu de Taurus-Litrow ainsi que d'un éclair de lumière bleue aperçu le 12 décembre à 15h28 dans la même zone. Je décidai, malgré les consignes strictes du centre de contrôle d'Houston, de m'aventurer seul avec la jeep lunaire, jusqu'aux contreforts rocheux qui encadraient notre sympathique vallée. »

Le commandant Eduard C. Bosnan s'interrompt pour relancer sa ligne et avaler une gorgée de bière au pétrole. Autour de l'étang, les pêcheurs commençaient à sortir des sandwiches et des saucisses jaunes. C'était le casse-croûte de dix heures... La plupart, en effet, devaient s'être levés à cinq heures pour pouvoir profiter pleinement de la journée, l'une des rares dates fériées du Kosky Krumcek.

L'astronaute historique croqua une écrevisse blanche trempée dans un peu de moutarde puis reprit son récit.

« D'abord je ne trouvai rien. Mais j'eus la chance de rater un de mes sauts de kangourou, de trébucher, au risque de percer mon scaphandre, puis de rebondir jusqu'à une dizaine ou une trentaine de mètre dans la poussière scintillante d'un grand cratère planqué derrière une colline gris crayon clair.

Au-dessus de moi le « ciel » montrait toujours le même noir sans étoiles. Mes 82 kilos d'équipement étaient intacts. Je rassurai par radio mon ami pilote qui, malgré ses problèmes de santé, continuait de surveiller ma sortie depuis le module lunaire. Tout allait bien. L'impesanteur à 1/6e me convenait. J'essayai de ne pas penser aux effets possibles des radiations solaires que j'encaissai malgré les 13 couches de protection du scaphandre. Mon PLSS m'assurait largement 6 heures d'oxygène. Je pouvais aller voir de plus près le cratère. Au bout d'une dizaine de minutes d'exploration bondissante, j'aperçus, avec la netteté cristalline que donne la lune à ses reliefs, un portail sculpté dans la roche. Il était encadré de puissantes colonnes de style égyptien et surmonté d'un fronton où une aigle impériale napoléonienne déployait ses ailes. Etait associé à ce symbole une tiare pontificale encadrée des clefs de Saint-Pierre. Au sol, la poudre lunaire présentait des traces de véhicules à larges roues et de pas humains. Ça y était. J'avais trouvé la zone habitée de la Lune. Ou l'une des zones habitées de la Lune. Je n'eus pas la sagesse de regagner le LM pour rendre compte de ma découverte et surtout laisser le temps à Huston de décider quoi faire. Je me contentai de décrire l'endroit à Stell tout en franchissant le portail sculpté. Je me heurtai presque aussitôt à une paroi blindée, à gros rivets ronds qui barrait la galerie sublunaire. Cependant quelques hublots ronds permettaient de voir à l'intérieur. A travers le verre du moins embué de tous, je parvins à distinguer une curieuse scène. C'était une imprimerie comme on en voit dans les musées, équipée d'une énorme presse rotative de métal sombre pissant des jets de vapeur par de multiples orifices. De sa matrice étaient expulsées de grandes affiches typographiées en noir qui venaient s'empiler à

grande vitesse sur un plateau que des ouvriers en tabliers bleus et bras de chemises venaient débarrasser régulièrement. L'un d'eux vint poser un lot complet d'affiches fraîches à proximité de mon hublot. »

Ce hasard permit au commandant Eduard C.Bosnan d'en lire le texte sans peine, avec une incrédulité dont il eut du mal à surmonter les effets perturbateurs. L'affiche était une sorte de proclamation officielle et grandiloquente, signée d'un certain Empereur Pierre-Napoléon Bonaparte. L'auteur des lignes déclarait notamment :

« Notre colonie, fondée par le Génie Fait Homme célèbre aujourd'hui son 69e anniversaire. Enfin, nous avons les moyens de réaliser le Paris - et de tenir le pari ! - conçu par lui en l'année inoubliable de 1863. Bientôt nos remarquables obus habités tomberont dans l'océan atlantique, libérant nos vaillantes compagnies de grognards aquaterrestres qui, en quelques semaines, reconquerront la France et sa capitale. Ainsi sera effacée à jamais l'humiliation insupportable de l'abdication de 1815. De nouveau l'aigle impériale rayonnera sur Paris, la France, l'Europe et les autres continents respectueux. Ensemble alors, guidés par la renaissance du génie français, tous ces peuples construiront le vrai monde, le Bienfaisant, l'incarnation du Progrès tel qu'il nous fut révélé par Notre Visionnaire pour les Siècles des Siècles. Seront ainsi offerts à l'humanité ignorante les transports en commun par train à propulsion électropneumatique, les voitures à gaz, les aéronefs électriques à hélices, les piles chimiques séculaires, le fultonoscaphe, les orthoptères à vapeur, la société générale de crédit instructionnel, la fonte de la calotte polaire et la mise à jour de ses richesses cachées, le fulmi-coton, l'obus-fusée de verre à acide

carbonique liquide, la chaudière tellurique à 3 milliards d'atmosphères et bien d'autres merveilles encore ! »

Il ne fallut pas longtemps à l'astronaute américain pour comprendre qui était le personnage envers qui le texte marquait tant de révérence. Il lui suffit pour cela d'observer les murs de l'imprimerie où, comme il s'y attendait, pendait un cadre de bois rouge et or affichant une gravure commémorant le précédent anniversaire de cette improbable colonie sélénite. Sous le nombre 68, environné d'un trophée mêlant les attributs de la vapeur, de l'énergie électrique, du génie aéromobile, de la balistique et de la chimie, figurait le portrait d'un homme barbu en redingote européenne de la seconde moitié du XIXe siècle.

« Jules Vernes... » murmura Bosnan dans son casque étanche.

Le ton de sa voix dut sonner bizarrement, car Ibrahim Stell, toujours à l'écoute, lui demanda si tout allait bien.

Le commandant Bosnan continua à me dérouler son incroyable récit en me racontant comment il était revenu prudemment au module lunaire afin d'y établir un premier rapport de ses découvertes.

Tandis qu'il parlait, j'avais du mal à me sortir de l'état de songerie hébétée où m'avaient mis ces histoires de complot bonaparto-vernien. La véracité du témoignage de Bosnan ne faisait aucun doute. S'il s'était agi de fariboles, d'hallucinations nées d'un quelconque mal de l'espace ou d'un accident imprévisible de PLSS, jamais les Etats-Unis d'Amérique du Nord, puis l'Union Slave n'auraient pris autant de précautions pour garder l'affaire et son

protagoniste au secret. D'ailleurs, le foisonnement de faux pêcheurs, agents du gouvernement, qui pullulaient autour de l'étang en était une preuve tangible.

« A-t-on pu empêcher ces illuminés d'attaquer la Terre ? » demandai-je, par l'entremise de mon petit émetteur buccal.

Bosnan me regarda de loin, le visage immobile.

« Je ne suis pas autorisé à répondre, me transmit-il. Secret Défense. »

A l'arrière plan de sa silhouette encore robuste, je vis des dizaines de pêcheurs se débarrasser de leurs habits kaki. Les plus proches couraient déjà vers nous, parfaitement à l'aise dans leurs uniformes de grenadiers de la Garde Impériale. Certains brandissaient des sabres d'infanterie aux lames éclatantes. Pour essayer de sauver ma peau, je criai « Vive l'Empereur ! »

FIN